

GEORGE SAND

I

AUORE DUPIN

PSYCHOLOGIE D'UNE FILLE DE ROUSSEAU

Je vous dois d'abord quelques mots sur le choix du sujet que je traiterai devant vous : je m'empresse de vous dire que j'en aurais choisi un autre, si j'en avais trouvé un autre qui me parût plus varié, plus riche et plus actuel.

A quoi sert en effet l'histoire littéraire ? Vous la représentez-vous à la manière d'un musée où sont conservées, pour le plaisir des yeux, quelques toiles de maîtres ? Elle est cela, sans doute ; mais elle est autre chose encore. Les beaux livres sont avant tout des œuvres

vivantes. Non seulement elles ont vécu, ces œuvres, mais elles continuent de vivre. Elles vivent en nous sous les espèces des idées qui forment notre conscience et des sentiments qui inspirent nos actes. Rien n'est plus important pour une société que de faire l'inventaire des idées et des sentiments qui, à chaque instant de sa durée, composent son atmosphère morale ; pour chaque individu, ce travail est la condition même de sa dignité. Mais ces idées, mais ces sentiments, les aurions-nous si, dans les temps qui nous ont précédés, il ne s'était trouvé pour les recueillir dans l'air, pour les rendre viables et durables, des êtres d'exception, capables de penser plus vigoureusement que nous, de sentir avec plus de profondeur, d'exprimer avec plus de relief, et qui nous les ont légués ? L'histoire littéraire est cela surtout : le perpétuel examen de conscience de l'humanité.

Or, ai-je besoin de redire, ce que tout le monde sait, combien notre époque est complexe, et confuse et troublée ? Dans le dédale où nous nous agitons douloureusement, qui de

nous ne regrette les temps de vie simple où l'on allait vers un but, inconnu sans doute et mystérieux, mais par des voies droites et des routes royales ? George Sand a écrit pendant près d'un demi-siècle ; c'est-à-dire que, pendant cinquante fois trois cent soixante-cinq jours, elle n'a pas laissé passer un jour sans couvrir de son écriture abondante plus de feuillets que d'autres en un mois. Ses premiers livres ont fait scandale, ses premières opinions ont déchaîné des tempêtes. Depuis lors, pas une nouveauté vers laquelle elle ne se soit précipitée, pas une chimère qu'elle n'ait accueillie pour nous la renvoyer renforcée et passionnée. Vibrant à tous les souffles, électrisée par tous les orages, elle a regardé vers chaque nuée derrière laquelle il lui semblait voir briller une étoile. On a appelé l'œuvre d'un autre romancier un répertoire de documents humains. Mais son œuvre à elle, quel répertoire d'idées ! Amour, famille, institutions sociales, formes de gouvernement, sur quoi n'a-t-elle pas dit son mot ? Et c'était une femme ! Et son cas dans toute l'histoire des

lettres est à peu près unique! — Voilà précisément ce que je voudrais étudier avec vous : l'importance qu'a eue, dans l'évolution de la pensée moderne, l'apparition de cette femme de génie.

J'aborde mon sujet avec respect et bonne foi. J'étudierai la biographie dans la mesure où elle est indispensable pour la complète intelligence des œuvres. Je dessinerai la silhouette des originaux que je rencontrerai sur mon chemin, sous l'angle et dans le jour où ils se mêlent à la vie de l'écrivain, estimant qu'une galerie où l'on défile devant Sandeau et Sainte-Beuve, Musset, Michel (de Bourges), Liszt, Chopin, Lamennais et Pierre Leroux, Dumas fils et Flaubert, et d'autres et d'autres encore, est une galerie incomparable. Je n'attaquerai pas les personnes, mais je discuterai les idées, et, s'il le faut, je les combattrai — avec allégresse. Au cours du voyage, nous verrons, je l'espère, s'ouvrir devant nous bien des perspectives.

Naturellement je me suis aidé de tous les travaux qui comptent parmi ceux qui ont été

consacrés à George Sand : j'en aurai plusieurs à vous signaler. J'indique une fois pour toutes les deux volumes publiés sous le pseudonyme de Wladimir Karénine¹ par une femme appartenant à la haute société russe : c'est, pour toute la période qui précède 1840, l'ouvrage le plus complet. Un savant maître de l'Université, M. Samuel Rocheblave — l'homme qui, aujourd'hui, connaît le mieux la vie et l'œuvre de George Sand — a été pour mon travail le guide le plus dévoué, le conseil le plus judicieux et le plus sûr : je tiens à reconnaître la dette que j'ai contractée envers lui. Enfin, des archives particulières se sont ouvertes pour moi, libéralement. Il y aura de l'inédit. C'est la manie du jour. George Sand n'ayant guère publié qu'une centaine de volumes, romans et nouvelles, soit toute une bibliothèque, à laquelle il faut joindre quatre volumes d'autobiographie et six de correspondance imprimée, on nous demande à toute force des « documents nouveaux » sur cet écrivain, pour lequel il

1. Wladimir KARÉNINE, *George Sand. Sa vie et ses œuvres*, 2 vol., in-8° (Ollendorff).

paraît qu'on manque de renseignements. Il n'est que de s'incliner et de s'exécuter.

Je voudrais aujourd'hui rechercher avec vous comment les dons naturels, les premières influences et les premières impressions ont, chez l'enfant et la jeune fille que fut Aurore Dupin, prédéterminé la femme et l'écrivain que sera George Sand.

C'est à Paris, au n° 15 de la rue Meslay, en plein quartier du Temple, que naquit, le 1^{er} juillet 1804, Lucile-Amandine-Aurore Dupin, fille légitime de Maurice Dupin et de Sophie-Victoire Delaborde. J'attire tout de suite votre attention sur le phénomène capital qui éclaire le problème de sa destinée : son hérédité, ou plutôt l'opposition radicale, violente, de ses deux hérédités.

Par son père, elle est une aristocrate : elle cousine avec les maisons régnantes.

L'ancêtre, c'est le roi de Pologne, Auguste II, amant de la belle comtesse Aurore de Kœnigsmarck. Le grand-père, c'est Maurice de Saxe, aventurier et condottiere, si l'on veut, mais à

qui nous devons cette page éternellement rayonnante de notre histoire : Fontenoy. Nous entrons ici dans un coin du XVIII^e siècle brillant, galant, frivole, artiste, libertin. Maurice de Saxe raffolait du théâtre : on n'a jamais su s'il l'aimait davantage pour le théâtre lui-même ou pour les femmes de théâtre. Il emmenait en campagne une troupe qui préludait, par une représentation du « théâtre au camp », à l'engagement du lendemain. Dans cette troupe il remarqua une jeune artiste, M^{lle} de Verrières, dont le père s'appelait M. Rinteau — ce que nous prononçons aujourd'hui : Monsieur Cardinal. De cette remarque naquit une fille, reconnue plus tard sous le nom de Marie-Aurore de Saxe. Ce sera la grand-mère de George Sand. Elle épousa à quinze ans le comte de Horn, un bâtard de Louis XV... C'est extraordinaire ce qu'il y a de bâtards dans cette histoire-là, et invinciblement il vous revient à l'esprit le mot du *Monde où l'on s'ennuie* : « Est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels ? » ... Ce mari, ayant fait l'amitié à sa femme, qui ne fut pas sa femme, de

mourir dans le plus bref délai, elle revint vivre chez sa mère, la « dame de l'Opéra ». Et un vieux gentilhomme, Dupin de Francueil, qui avait été l'amant de l'autre demoiselle Verrières, s'étant épris d'elle, elle l'épousa et en eut un fils, Maurice Dupin, qui sera le père de notre romancière. La merveille, dans ce ricochet et dans cette cascade de fantaisies, c'est qu'il ait pu en sortir une honnête femme, la femme infiniment respectable que ne cessa jamais d'être Marie-Aurore.

Mais, par son hérédité maternelle, Aurore Dupin est peuple. Car elle est la fille de Sophie-Victoire Delaborde, modiste, la petite-fille d'un marchand de serins et chardonnerets du quai des Oiseaux, qui avait d'abord tenu un estaminet, et l'arrière-petite-fille de la mère Cloquart.

Cette double hérédité se personnifie dans les deux femmes qui se sont partagé le cœur de George Sand enfant. Il nous faut donc tout de suite faire le portrait de ces deux femmes.

La grand'mère est le type, sinon de la grande dame, du moins de l'élégante, dans la seconde

moitié du XVIII^e siècle. Très instruite, elle s'était affinée à vivre chez les demoiselles Verrières, qui recevaient la meilleure société. Elle était bonne musicienne et chantait à ravir. Quand elle épousa Dupin de Francueil, celui-ci avait le double de son âge, soixante-deux ans. Mais, disait-elle à sa petite-fille, « est-ce qu'on était jamais vieux dans ce temps-là ? C'est la Révolution qui a amené la vieillesse dans le monde. » Dupin était l'homme aimable ; plus jeune, il l'avait été trop ; maintenant il l'était juste assez pour rendre sa femme très heureuse. D'ailleurs prodigue et menant un train de prince, il laissa Marie-Aurore *ruinée*, et pauvre à soixante-quinze mille livres de rentes. Imbue des idées des philosophes, ennemie de la coterie de la Reine, elle accueillit sans effroi la Révolution, qui ne manqua pas de l'emprisonner. Le 26 novembre 1793, elle fut arrêtée et incarcérée au couvent des Anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor, qui avait été converti en maison d'arrêt. Au sortir de la prison, elle s'établit dans ce domaine de Nohant qu'elle avait acheté depuis peu. C'est encadrée de ce décor

que sa petite-fille la retrouve dans ses plus lointains souvenirs : grande, svelte, blonde et si calme ! A Nohant, elle n'avait pour compagnie que celle de ses femmes de chambre et de ses livres. A Paris, elle s'entourait de gens de son monde et de son temps, qui avaient les idées et les airs de tête d'autrefois. Elle prolongeait ainsi, dans le siècle nouveau, des nuances d'esprit et des manières d'ancien régime.

A ce type de race et de fine culture s'oppose le type vulgaire, populacier, de la mère d'Aurore : petite, brune, ardente, violente. Elle aussi, la fille de l'oiselier, elle avait été emprisonnée par la Révolution, et dans ce même couvent des Anglaises, et vers le même temps que la petite-fille de Maurice de Saxe : la Terreur s'entendait à réaliser ainsi la fusion des classes. Elle fut vaguement compare dans un petit théâtre : ce ne fut pour elle qu'une entrée de carrière. Quand Maurice Dupin la rencontra, aux armées, elle était la maîtresse d'un vieux général. Elle avait déjà un enfant, Caroline, de provenance indécise ; Maurice

Dupin, de son côté, avait un fils naturel, Hippolyte : on n'avait pas de reproches à se faire. Quand Maurice Dupin épousa Sophie-Victoire, un mois avant la naissance d'Aurore, — il était temps ! — il éprouva d'abord de la résistance de la part de sa mère ; mais celle-ci était indulgente : elle céda. La conduite de Sophie-Victoire fut-elle irréprochable, tant que vécut son mari ? Peut-être. Mais, après la mort de celui-ci, elle retourna à ses habitudes d'inconduite. Elle était tout à fait galante. Elle a d'ailleurs de la religion, et pour rien au monde ne manquerait la messe. Emportée, jalouse, bruyante, à la moindre contrariété son sang ne fait qu'un tour et lui monte à la tête. Alors ce sont des cris, c'est une tempête, c'est un débordement d'outrages. Il n'est pour la faire taire que de crier plus fort. Au surplus, elle n'y met pas de malice et n'en veut pas à ceux qu'elle vient d'injurier. Sentimentale, cela va sans dire, et pourtant passionnée plutôt que tendre, elle oubliait soudain ceux qu'elle avait le mieux aimés : il y avait des trous dans sa mémoire, et dans sa conscience de grandes

lacunes. Ignorante, dénuée de lettres et d'usage, comme vous pouvez croire, elle a pour salon le palier de son logement, et pour relations ses voisines. Vous devinez ce qu'elle pense des aristocrates qui fréquentent chez sa belle-mère. Elle est impayable quand elle raille et quand elle parodie celles qu'elle appelle les « vieilles comtesses ». Car elle a de l'esprit naturel, une verve faubourienne, une gaminerie de gavroche, un talent pour les imitations qui est à mourir de rire. Bonne ménagère d'ailleurs, active, industrielle, habile à tirer parti d'un chiffon, elle s'entend comme pas une à improviser avec rien une robe ou un chapeau qui a du chic. Elle a de la grâce, de la fantaisie au bout des doigts. C'est l'ouvrière parisienne, la fille des rues, l'enfant du peuple, et comme nous dirions : la midinette.

Telles sont les deux femmes qui se sont disputé le cœur d'Aurore Dupin. La destinée, qui les rapprochait, les avait faites pour se haïr. L'enfance de la petite Aurore fut le champ clos de leurs discordes. On peut dire

que leur rivalité domine toute la formation sentimentale de l'enfant.

Tant qu'avait vécu Maurice Dupin, Aurore avait habité avec ses parents le petit logement parisien. Maurice Dupin était un brillant officier, brave et jovial. En 1808, Aurore alla le rejoindre à Madrid, où il séjournait en qualité d'aide de camp de Murat. Elle habita le palais du prince de la Paix, l'immense palais que Murat emplissait de la splendeur de ses costumes et de ses hurlements de souffrance. Comme Victor Hugo qui, vers la même époque et dans des conditions analogues, faisait le même voyage, revint-elle rapportant

de ses courses lointaines,
Comme un vague faisceau de lueurs incertaines ?

Il ne le semble pas. Le retour fut pénible ; on arriva harassé, malade : on fut heureux de trouver un asile à Nohant. La vie s'organisait, quand Maurice Dupin mourut brusquement d'un accident de cheval, laissant en présence sa mère et sa femme.

En fait, Aurore sera le plus souvent auprès de sa grand'mère qui s'est chargée de son éducation, et à Nohant plutôt qu'à Paris. Elle va y vivre en compagnie de son demi-frère, Hippolyte Chatiron, partageant avec lui les leçons du pédagogue Deschartres, le même qui avait élevé Maurice Dupin, moitié régisseur, moitié précepteur, autoritaire, rogue, pédant, d'ailleurs tendre et dévoué jusqu'à l'héroïsme, haïssable et touchant, un cœur d'or sous l'enveloppe d'un cuistre. Nohant, c'est le Berry, c'est la campagne, c'est la nature. Et la nature va être pour Aurore Dupin une incomparable éducatrice.

Jusqu'ici on ne relève chez l'enfant qu'un trait de caractère : une tendance prononcée à la rêverie. Elle reste, de longues heures, seule, immobile, le regard perdu. A ceux qui s'inquiètent, en lui voyant l'air si *bête*, la mère répond : « N'ayez crainte ! Elle rumine toujours quelque chose. » La vie à la campagne — tout en procurant à l'enfant l'exercice et le grand air, qui lui feront une santé magnifique — donnera à sa rêverie une tournure et

une matière nouvelles. Rappelez-vous l'existence que menait, dix ans auparavant, Alphonse de Lamartine, lâché en pleins champs avec les petits paysans de Milly : c'est celle aussi d'Aurore Dupin. Nohant est situé au centre de la Vallée noire : terres brunes et grasses, petits chemins ombragés, pays peu accidenté, mais de grands horizons calmes. Aurore parcourt, en toute saison et à toute heure du jour, les *trâines* berrichonnes, en compagnie de ses petits camarades, les filles du métayer, Marie qui *garde les ouailles* et Solange qui *fait de la feuille*, et Liset, et Plaisir le gardeur de cochons. Elle sait dans quel pré, dans quel pli de terrain elle les trouvera. Elle fait avec eux *le ravage* dans les foins, sur les arbres, dans les ruisseaux. Elle garde avec eux les troupeaux. L'hiver, tandis que les pasteurs devisent, rassemblés autour de leur feu, en plein vent, elle écoute leurs histoires merveilleuses. Ils ont « vu », ces enfants crédules, vu de leurs yeux, Georgeon, le diable de la Vallée noire, et les follets et les revenants, et la levrette blanche, et la

Grand'bête ! Le soir, elle entend, à la veillée, les récits du chanvreur. Ainsi, la poésie champêtre imprégnait cette âme neuve. Et c'était toute la poésie champêtre : celle qui vient des choses, de la fraîcheur de l'air et du parfum des fleurs, mais celle aussi qui réside dans la simplicité des sentiments et dans cette naïveté émerveillée devant les spectacles de la nature, restés les mêmes et aussi incompréhensibles qu'aux premiers temps du monde.

Cependant l'antagonisme des deux mères se continuait.

Je ne vous en retracerai pas les épisodes ; mais je dois vous en indiquer les conséquences.

La première fut d'aviver l'intelligence de l'enfant par l'effet du dédoublement. Entre ces deux milieux et ces deux états d'esprit si différents, celui de sa grand'mère et celui de sa mère, et obligée de passer sans cesse de l'un à l'autre, elle les comprend et les apprécie en les opposant. Elle est tour à tour en dehors de chacun d'eux : elle peut en apercevoir les travers, les lacunes, les défauts, les mérites aussi et les avantages.

Une seconde conséquence fut d'exalter sa sensibilité. Chaque fois qu'elle quitte sa mère, la séparation est pour elle un déchirement. Quand elle en est éloignée, elle souffre de la savoir absente et plus encore de la deviner oublieuse. Elle aime [cette mère, telle qu'elle est, et de la sentir en butte à l'hostilité et au mépris, ce lui est une souffrance intime, une plaie toujours saignante.

Une autre conséquence enfin, et non la moins importante, fut de déterminer dans un certain sens l'immense pouvoir de sympathie qui était en elle. Vis-à-vis de cette grand'mère, réservée et cérémonieuse, elle n'a longtemps éprouvé que de la crainte. Elle se sent plus près de sa mère, avec qui il n'y avait pas à se gêner. Elle en veut à ceux qui représentent l'autorité, la règle, la tyrannie des usages. Elle considère qu'elles sont, elle et sa mère, des opprimées... Voyez-vous naître, chez la fille de Sophie-Victoire, le goût pour le peuple auquel elle tient par un côté de ses origines, vers lequel elle est ramenée par les humiliations subies ? Voyez-vous poindre, chez cette

ennemie des révérences et du beau monde, l'instinct qui fera d'elle quelque jour une révoltée?... George Sand aura bien raison de dire plus tard qu'il ne faut chercher dans aucun motif intellectuel l'explication de ses préférences sociales. Tout chez elle vient du sentiment. Son socialisme est déjà tout entier contenu dans ses souffrances enfantines.

Il fallait un dénouement. Il fut atroce. George Sand a conté dans l'*Histoire de ma vie* cette scène vraiment tragique. La grand'mère, qui avait déjà subi une atteinte de paralysie, qui s'inquiétait de l'avenir d'Aurore et voulait, une bonne fois, la détacher de sa mère, se résolut à employer un moyen héroïque. Elle fit appeler l'enfant près de son lit et, hors d'elle-même, la voix étouffée, elle lui révéla tout ce qu'elle aurait dû lui cacher, elle lui découvrit tout le passé de Sophie-Victoire, elle lâcha le grand mot, l'affreux mot de femme perdue... Jugez de l'affolement d'une enfant de treize ans qui reçoit de telles confidences, et quand elle est comme Aurore d'une sensibilité excessive! Évoquant ces minutes horribles, à plus de

trente ans de distance, George Sand en revivait l'angoisse. « Ce fut pour moi comme un cauchemar; j'avais la gorge serrée; chaque parole me faisait mourir; je sentais la sueur me couler du front; je voulais interrompre; je voulais me lever, m'en aller, repousser avec horreur cette effroyable confidence; je ne pouvais pas; j'étais clouée sur mes genoux, la tête brisée et courbée par cette voix qui planait sur moi et me desséchait comme un vent d'orage... ». Comment une femme, si réellement bonne, et si mesurée, se laissa-t-elle emporter à un tel excès? La passion a de ces éclats soudains. N'est-ce pas ici, en effet, l'indice le plus significatif de cette atmosphère de passion où se mouvait l'enfant et qui s'insinuait en elle?

Dans ces conditions, l'entrée au couvent fut une délivrance. Il y a toujours eu, à toutes les époques, du moins jusqu'à ces années dernières, un couvent à la mode, où une jeune fille du monde se devait à elle-même et devait aux siens d'être élevée. C'était, en 1817, le

couvent des Anglaises, ce même couvent qui naguère avait servi de prison aux deux mères d'Aurore. Les trois années qu'Aurore passa dans « cette grande famille féminine, où l'on était bon comme Dieu », sont restées dans son souvenir comme les plus tranquilles, les plus heureuses de sa vie. Les pages qu'elle leur a consacrées dans *l'Histoire de ma vie* ont une fraîcheur d'oasis. Elle a décrit avec amour ce monde à part, fermé et qui se suffisait à lui-même, où la vie était si intense !

C'était, dans le quartier des couvents, un assemblage de constructions, de cours et de jardins, qui en faisait une sorte de village. Un dédale de galeries et de souterrains, comme dans un roman d'Anne Radcliffe. De vieilles murailles où grimpaient la vigne et le jasmin ; le chant du coq à minuit comme en pleine campagne ; et la cloche qui avait un joli son argentin, comme une voix de femme. De sa cellule, par-dessus les cimes des grands marronniers, Aurore dominait toute une partie de Paris. L'air dont avaient besoin les poumons de l'enfant vagabonde n'allait pas manquer à

la recluse. Les élèves se divisaient en trois catégories : les diables, les sages qui étaient les dévotes, et les bêtes. Aurore s'enrégimenta tout de suite dans les diables. Ah ! ces grandes diableries de petites couventines qui consistaient, pendant les récréations, à descendre dans les caves et sonder les murailles « pour délivrer la victime », oui, une victime infortunée, que séquestraient et torturaient ces pauvres bonnes sœurs ! Hélas ! tous les « diables » conjurés du couvent des Anglaises ne parvinrent jamais jusqu'à la victime. Elle doit y être encore.

Mais un brusque changement allait se produire dans l'âme d'Aurore. Comment n'en eût-il pas été ainsi ? Comment, sur une organisation aussi extraordinairement sensible, un milieu si nouveau et si particulier n'aurait-il pas agi : le cloître, le cimetière, les longs offices, et les paroles rituelles murmurées dans la pénombre, et cette piété qui flotte dans les maisons où l'on a beaucoup prié ? Un soir du mois d'août, elle s'était retirée dans l'église faiblement éclairée par la lampe du sanctuaire ;

par la fenêtre ouverte entraient des parfums de chèvrefeuille et des chants d'oiseaux ; c'était un calme, un charme, un recueillement, un mystère dont elle n'avait jamais eu l'idée. « Je ne sais ce qui se passait en moi, écrit-elle plus tard. Je respirais une atmosphère d'une suavité indicible, et je la respirais par l'âme encore plus que par les sens. Tout à coup, je ne sais quel ébranlement se produisit dans tout mon être ; un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille : *Tolle Lege*. Je me retourne... J'étais seule ». Nos modernes psychiâtres diraient qu'elle avait eu une hallucination de l'ouïe compliquée de troubles olfactifs. J'aime mieux dire qu'elle avait reçu la visite de la grâce. La foi s'emparait d'elle par le cœur. Des larmes de ravissement inondèrent son visage. Elle sanglota longuement.

Ainsi le couvent avait ouvert devant Aurore tout un nouveau monde sentimental, celui des émotions chrétiennes. A son âme naturellement religieuse, et que ne contentait pas la

sécheresse d'une éducation toute philosophique, il apportait l'aliment auquel elle aspirait d'instinct. Plus tard, quand la foi, qui n'avait jamais été très éclairée chez elle, se retirera, il restera le sentiment. Cette religiosité à forme chrétienne sera essentielle chez George Sand.

A un autre point de vue encore, le couvent lui avait rendu un service éminent. Dans *l'Histoire de ma vie*, George Sand retrace de souvenir les portraits de plusieurs religieuses : M^{me} Marie-Xavier, au désespoir d'avoir prononcé ses vœux, la sœur Anne-Joseph, bonne comme un ange, bête comme une oie, et la douce Marie-Alicia de qui l'âme sereine transparaissait dans le regard des yeux bleus, miroir de pureté, et la mystique sœur Hélène, l'exaltée, partie malgré les siens, malgré les supplications et les sanglots de sa mère, de ses sœurs, et qui passa sur le corps d'un enfant pour aller à Dieu. Car il en est ainsi. Les costumes sont les mêmes et les mains se joignent de même façon, les guimpes et les visages sont pareillement pâles ; mais, sous cette apparente uniformité, que de contrastes !

C'est l'habitude de la vie intérieure qui accuse si vigoureusement les différences, dégage et précise l'originalité de chacun. Peu à peu Aurore découvrait la diversité des âmes et leur beauté.

Elle songea à se faire religieuse. Ce fut son confesseur qui l'en détourna. Il fit bien. Toutefois, la grand'mère, qui avait sur les prêtres l'opinion d'une philosophe, s'empressa d'incriminer leur fanatisme. Elle leur reprit sa petite-fille. Peut-être aussi éprouvait-elle le besoin de sentir une tendresse auprès d'elle pour ces quelques mois qu'il lui restait à vivre. Le fait est que cette douceur ne lui fut pas refusée. Le premier résultat de cette perspicacité plus grande, qu'Aurore avait acquise au couvent, fut de lui faire comprendre enfin sa grand'mère. Elle démêla la complexité de cette nature. Elle en découvrit les délicatesses cachées sous un grand air de réserve. Elle sut ce qu'elle lui devait. Ce sont les découvertes qu'on fait — quand il est trop tard.

Les dix-huit mois qu'Aurore va passer main-

tenant à Nohant jusqu'à la mort de sa grand'mère sont très importants pour sa biographie psychologique. Elle a dix-sept ans : c'est une jeune fille avide de vivre et chez qui les émotions vont se presser.

D'abord la nature — à laquelle le couvent l'avait enlevée pour la vie de repliement sur soi — la nature la reprend. La chère campagne lui fait fête. « Les arbres étaient en fleurs, les rossignols chantaient et j'entendais au loin la classique et solennelle cantilène des laboureurs... Les grands chiens, mes vieux amis, qui m'avaient grondée la veille au soir, me reconnaissaient et m'accablaient de caresses... ». Elle voulut tout revoir. Les choses n'avaient pas changé, mais bien le regard dont elle les embrassait. Pendant ces longues et solitaires promenades, qu'elle fait maintenant chaque matin, elle jouit de la succession des paysages tantôt mornes, tantôt délicieux, de ces rencontres pittoresques, troupeaux, oiseaux voyageurs, et du doux bruit de l'eau qui clapote sous les pieds des chevaux ; elle en jouit volontairement. C'est la rêverie voluptueuse,

non plus instinctive mais consciente, avec ce qu'elle a d'un peu morbide.

Puis ce furent les lectures, faites sans ordre et sans méthode, tumultueusement. L'avidieuse mêle les philosophes, Locke, Condillac, Montesquieu, avec Bossuet, Pascal, Montaigne; mais elle met à part le dernier en date : Rousseau. Elle dévore les moralistes et les poètes, La Bruyère, Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare. Ces lectures trop fortes vont lui monter au cerveau. Elle avait réservé le *René* de Chateaubriand. Elle se laissa gagner à la tristesse qui monte de ces pages désolées. Le dégoût de la vie s'empara d'elle. Il y eut une tentative de suicide. Elle essaya bel et bien de se noyer, et ne dut son salut qu'à la santé morale de la bonne jument Colette, qui n'avait pas les mêmes raisons qu'elle de renoncer à la vie.

Pendant cette période, Aurore s'appartient entièrement. Deschartres, qui l'a toujours traitée en garçon, protège, encourage cette indépendance. C'est lui qui, pour l'emmener à la chasse, sa passion, l'engage à s'habiller

en homme. Vous dirai-je que ces « excentricités » commençaient à provoquer un peu de rumeur? On en jasait dans le Landerneau berichon. Les commérages allaient leur train dans La Châtre. Ajoutez qu'Aurore s'avisait d'apprendre l'ostéologie avec un jeune homme des environs, Stéphane Ajasson de Grandsaigne, qui, disait-on, vint lui en donner des leçons dans sa chambre. Ce fut le dernier coup.

De l'état d'esprit qui est alors celui de la jeune fille, nous avons un curieux témoignage. C'est une lettre datée du 18 novembre 1821, qui vient d'être publiée dans le premier numéro d'une revue de jeunes, *le Voile de pourpre*. Elle est adressée par Aurore à sa mère qui avait accueilli toutes les médisances de la petite ville et qui, au besoin, en aurait ajouté :

« Vous me reprochez, ma mère, de n'avoir ni timidité, ni modestie, ni douceur, ou du moins si vous supposez que j'ai intérieurement des qualités, vous êtes certaine que je ne les ai point à l'extérieur et que je n'ai ni décence, ni tenue. Pour me juger ainsi, il faudrait me

connaître et vous porteriez alors un jugement certain sur mes manières ; mais j'ai auprès de moi une grand'mère qui, toute malade qu'elle est, m'observe avec assez de soin et de tendresse pour s'en être aperçue et qui n'aurait point négligé de me corriger, si elle m'eût trouvé les manières d'un hussard ou d'un dragon. »

Elle n'a besoin de personne pour la guider et la protéger, pas besoin de lisières :

« J'ai dix-sept ans et je sais marcher. »

Si ce M. de Grandsaigne avait fait mine de manquer à la réserve, elle est assez grande pour se défendre.

Sa mère lui avait reproché d'apprendre le latin et l'ostéologie. Elle demande :

« Pourquoi faut-il qu'une femme soit ignorante ? Ne peut-elle être instruite sans s'en prévaloir et sans être pédante ? A supposer que j'eusse un jour des fils et que j'eusse retiré assez de fruit de mes études pour les instruire, croyez-vous que les leçons d'une mère ne valent pas celles d'un précepteur ? »

Et voilà déjà le défi jeté à l'opinion, l'entrée

en campagne contre le préjugé, la tendance à généraliser un cas particulier et à faire de la cause d'une femme celle de toutes les femmes.

Pour conclure, voulez-vous maintenant vous rappeler et réunir en faisceau les traits qui, un à un, se sont découverts à nous dans leur ordre de succession ? Vous verrez alors à quelle lignée intellectuelle et sentimentale se rattache Aurore Dupin. Vous comprendrez les termes dont elle se sert pour nous peindre son « enivrement » à la lecture de Rousseau : « La langue de Jean-Jacques et la forme de sa déduction s'emparèrent de moi comme une musique éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart. Je comprenais tout ». Elle le comprenait, car elle se reconnaissait en lui. En effet, cette prédominance exclusive de la sensibilité et de l'imagination, cette exaltation du sentiment, ce goût pour la vie selon la nature, cette émotion devant les spectacles de la campagne, cette méfiance à l'égard du monde, et ces effusions de sentimentalité religieuse, et cette rêverie solitaire, et cette mélancolie qui va jusqu'au désir de la mort —

autant de paroles de l'Évangile selon Rousseau. Toute la psychologie d'Aurore Dupin est là.

Être d'exception, sans doute ; mais l'exception, quand elle est géniale, consiste à réunir en soi et à personnifier avec une intensité particulière les souffles qui, à un certain moment, sont épars dans l'atmosphère. Depuis le grand ébranlement apporté dans le monde moral par la prédication de Rousseau, il y avait des courants encore incertains et tout un flot d'aspirations confuses : c'est cette vague énorme qui entre dans une âme féminine. Inconsciemment Aurore Dupin accueille l'idéal nouveau : c'est cet idéal qui va opérer en elle. Comment se comportera-t-il en présence de la vie, aux prises avec les réalités familiales et sociales ? tel est exactement le sujet de ce cours ; telle est la question que nous aurons à étudier dans les leçons suivantes : c'est celle qui fait l'intérêt, le drame et l'enseignement de la destinée de George Sand.
